Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 44

Artikel: Chants populaires : le Ranz des vaches
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183910

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quatorzième année. N° 44 Samedi 28 Octobre 1876

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Chants populaires.

LE RANZ DES VACHES.

Les chants populaires nous initient à la vie des peuples et contiennent souvent toute leur histoire. Ils caractérisent et peignent tour à tour leurs aspirations politiques, leurs mœurs, leurs usages, leurs traditions, leurs croyances, et donnent la note assez juste de leur degré de civilisation et d'indépendance. Le sujet est donc intéressant, et nous désirerions vivement pouvoir donner à nos lecteurs quelques échantillons des chants populaires les plus en vogue, les plus renommés, soit en Suisse, soit dans les pays qui nous entourent.

Les chants populaires doivent se diviser en deux classes : les *chants nationaux* et *patriotiques* et les chants essentiellement *populaires*, c'est-à-dire, nés dans le peuple, enfantés par lui. La ronde de fiançailles ou de noces, la douce et monotone berceuse que la mère fredonne pour endormir son enfant, la chanson de table, de chasse ou de profession, etc., etc., se rangent dans cette dernière catégorie. La différence est, du reste, facile à saisir. Le chant populaire proprement dit est souvent une production locale, fruit d'un terroir particulier, surgie du sol à un moment donné, et qu'on ne peut transporter ailleurs sans lui faire perdre une grande partie de sa saveur et de son originalité. Tel est, en général, le caractère de ces productions, quoique parfois aussi le chant populaire soit commun à toute une nation, à tout un pays.

Les *chants nationaux* ou *patriotiques* sont d'une nature plus élevée ; ils ne sont pas un simple jeu de l'imagination ; ils ont été composés sous le coup d'une émotion violente, générale, et ne pouvaient être produits que par des esprits cultivés. Populaires par droit de conquête et non par droit de naissance, ils ont forcé l'admiration de la foule, excité son enthousiasme par la mâle énergie de leur forme ou le sentiment universel qu'ils expriment.

Chaque pays a ainsi son chant particulier, qui résume les aspirations les plus nobles et les plus élevées de la nation : l'amour de la patrie, du sol et de la liberté. Enfanté à la veille d'un grand danger ou au lendemain d'une secousse politique ou sociale, le *chant patriotique* a pour mission de crier aux armes, d'ébranler la patrie en lui faisant connaître le danger qu'elle court, d'animer les soldats et de doubler leur force sur le champ de bataille. En Angleterre, ce chant est le *God save the queen*, en Pologne l'*Ode à Kosciusko ;* en Hongrie, la célèbre *Marche de Rôkotzky ;* en Allemagne, le chant non moins célèbre de Kœrer et de Weber, et l'*Hymne* national autrichien de Haydn ; en Belgique, le fameux *chant de la Brabançonne ;* en France, la *Marseillaise* ; en Suisse, le *Rufst du mein Vaterland*, etc., etc.

Nous débuterons dans cette étude, bien imparfaite sans doute, par ce qui nous touche de plus près, par le *Ranz des vaches*, qui n'est point un chant national, puisqu'il n'est pas unique en Suisse ; car on en compte plusieurs avec des paroles et des airs différents. Les *ranz* sont des airs pastoraux, des mélodies populaires que les bergers chantent en faisant paître leurs troupeaux ou en les ramenant au chalet.

Les plus célèbres ranz des vaches sont ceux d'*Appenzell*, du *Simmenthal* et de la *Gruyère*.

Ranz des vaches d'Appenzell.

Voici donc le soir ;
Je vais la revoir ! (*bis*)
Mes vaches chéries
Quittons les prairies :
On m'attend déjà ! (*bis*)

Ah ! ah ! fais sonner ta clochette
Mon gentil troupeau (*bis*)
Afin que Jeannette
M'entende plus tôt !

—

Mais de ce rocher,
Qui vois-je approcher ? (*bis*)
Etranger, sans doute,
Tu cherches ta route ?
Jean te conduira ! (*bis*)
Ah ! ah ! fais sonner, etc.

L'étranger.

Voudrais-tu berger
De destin changer ? (*bis*)
Si tu veux me suivre,
Gaiment tu peux vivre.

Le berger.

Moi, quitter cela ! (*bis*)
Ah ! ah ! fais sonner, etc.

—

Le berger.

Vois donc ce beau ciel,
Le ciel d'Appenzell ! (*bis*)

Là, c'est ma patrie !
Là ma douce amie,
Souvent me chanta (*bis*)
Ah ! ah ! fais sonner, etc.

—

L'étranger.

Tu peux au retour,
T'enrichir un jour (*bis*)
Tiens voici d'avance
Cent écus de France !

Le berger.

Eh ! quoi ! les voilà !
Ah ! ah !
Notre fortune est faite (*ter*)
Quittons le hameau (*bis*)
Adieu ma Jeannette !
Adieu mon troupeau
Ah ! ah ! fais sonner, etc.

—

Partons, mais quel bruit,
Dont mon cœur frémit !
J'entends leur clochette,
Dont le son répète
Tu nous fuis, ingrat,
Ah ! ah ! fais sonner, etc.

—

Tiens, reprends ta richesse !
Je reste au hameau.
Avec ma maîtresse,
Avec mon troupeau,
Je reste, reste, reste !
Ah ! ah ! fais sonner, etc.

Ranz des vaches du Simmenthal.

La gaîté naît dans les chalets ;
Les montagnards vivent en paix.

Allons fillettes,
Il est temps,
Aux champs
De mener les troupeaux
Sur les coteaux ;
On entend encor
Les jeunes garçons qui sonnent du cor.
Et qui chantent leurs amourettes.
O Simmenthal ! tes sommets, tes vallons,
O Simmenthal, sont les plus beaux des monts !

Le ranz des vaches de Gruyère.

Celui-ci se chante dans les Alpes occidentales des cantons de Fribourg et de Vaud. Les paroles paraissent originaires de la Gruyère ; il est du moins probable que les *armaillis* des Colombettes, alpage situé à l'extremité nord de la chaîne du Moléson, les ont eux-mêmes composées, réunis le soir autour du large foyer du chalet. C'est à ce chant qu'est attaché l'air célèbre que Viotti prenait tant de plaisir à jouer dans toute sa simplicité et qui fait encore l'admiration de tous les virtuoses. Cet air, qui appartient à la Suisse française, est fort ancien, car on l'imprimait à Bâle en 1710, dans une dissertation sur la nostalgie (mal du pays). Les paroles sont plus modernes, et laissent évidemment apercevoir dans leur refrain une imitation, ou du moins un ressouvenir des KUHREIHEN, ranz des vaches de la Suisse allemande. « Mais il n'en demeure pas moins, dit M. L. Favrat, que le ranz des Colombettes a son caractère propre et qu'il diffère foncièrement des KUHREIHEN du reste de la Suisse. Ceux-ci, en effet, ont plus de bonhomie et de naïveté, outre cette fleur de poésie et de sentiment qui va si bien à la poésie allemande ; le nôtre, au contraire, a toute la malice d'un fabliau, et l'on sent dès l'abord qu'il est d'inspiration gauloise ».

Ce petit drame pastoral est de plus simples. Des vachers de Gruyère qui conduisent un grand troupeau sur la haute montagne sont arrêtés tout court dans leur route par des fondrières et des torrents. Le berger en chef députe un de ses aides au curé de la paroisse, pour lui demander le secours de ses prières, qu'il obtient sous condition qu'il donnera à l'ecclésiastique un bon petit fromage (motetta). Le député retourne ensuite vers son maître ; les vaches traversent le mauvais pas sans difficulté, et la bénédiction du curé a une telle efficace, qu'arrivé au chalet, la chaudière se trouve pleine, avant d'avoir trait la moitié du troupeau.

Les vachers des Colombettes
De bon matin se sont levés
Vaches ! vaches ! pour vous traire,
Venez toutes
Blanches, noires
Rouges et étoilées
Jeunes et autres
Sous un chêne
Où je vous trais,
Sous un tremble
Où je tranche (le lait).
Vaches ! vaches ! pour vous traire.

Quand sont venus aux basses eaux
Nullement ils n'ont pu passer.
Vaches ! vaches ! etc.

Pauvre Pierre. que faisons-nous ici ?
Nous ne sommes pas mal embourbés.
Vaches ! vaches ! etc.

Il te faut aller frapper à la porte
A la porte du curé.
Vaches ! vaches ! etc.

« Ce n'est point, dit Bridel, sur un théâtre d'opéra ou dans un salon de concert qu'il faut entendre le *Ranz des vaches ;* il doit être entendu dans les lieux mêmes pour lesquels il fut fait, au milieu des rochers des Alpes, sur la porte d'un chalet de Gruyère, au bord des lacs de Bretaye ou de Lioson, entouré d'un troupeau qui l'anime et qui le suit ; il lui faut les accompagnements de la nature, le fracas d'un torrent ou le bruissement des sapins agités, la voix de l'écho qui le répète et le prolonge, les beuglements des vaches qui y répondent, le carillon de leurs cloches qui y jettent au hasard des sons à intervales inégaux. Il est du plus grand effet dans les hautes solitudes et semble tirer des paysages alpestres quelque chose de solennel et de mystérieux.

» Dans ma première jeunesse, étant au fond du vallon pastoral des *Plans*, ajoute l'auteur du *Conservateur suisse*, sur la route d'Anzeindaz (cercle de Bex), je l'entendis, exécuté par deux hautbois, au milieu d'une nuit orageuse et du bruit des airs agités ; je manque de termes pour rendre les émotions mélancoliques que cet air excita dans tout mon être, et à quarante ans de distance il retentit encore dans mon cœur. »

Il n'est donc point étonnant que s'il est absent de sa patrie, le Suisse ne puisse entendre ce chant sans verser des larmes, sans être oppressé par le souvenir de sa terre natale et par le besoin d'y retourner. Quelque fois, la vivacité de ses regrets le fait tomber de la nostalgie; il se meurt de ce qu'il appelle le *mal du pays* et ne trouve d'autre remède à son état que de regagner ses foyers. Aussi l'on assure que cet air avait une telle influence sur les soldats au service étranger, et notamment sur les recrues arrivées depuis peu au régiment que les officiers, craignant des désertions, furent obligés de défendre sévèrement de chanter, de jouer, même de siffler cette chanson des Alpes.

Nous n'avons pu jusqu'ici nous procurer des renseignements bien précis sur notre chant national, le *Rufst du mein Vaterland.* Nous serons très reconnaissant à ceux de nos lecteurs qui pourraient nous donner quelques détails sur son origine, et les circonstances qui s'y rattachent.

D'autres part, tous les renseignements qu'on voudra bien nous donner sur les chants populaires et nationaux des divers pays, seront les bienvenus.

L. M.

On moo qu'a baillì bin dè la couson.

Po vo bin derè la vretâ, lo vîlho Piqueneau étâi 'na pegnetta qu'arâi prâo bailli à s'n'éga pè lo perte dâo bondon.

On dzo que batolhîvè avoué sa Janette, lâi dese : « Mè seimbliè que noutrè névâo vollion renicllià pe hiaut què lo naz ; ye dépeinson on diablio et demi et y'é bin pouâire que medzéyon mé dè toma què dè pan. Vu bin frémâ que quand n'arein verî lè ge, vont férè dâi folérâ perquie, du que l'est leu que dusson avâi noutron bin, et sont dein lo ka, rein què po sè bragâ, dè ferè coumeint lè valets à Abran, qu'ont fé férè onna biére ein nohî, que cein étâi bin onna foutaise. Portant mè fâ maubin dè peinsâ que clliâo lurons sont capâblio dè preindrè on eimbottâ dè dzaunets dein noutron bureau po férè lè noutrès et y'é ruminâ que Marque, lo menusié, que mè dâi cauquiès tracasséri, lè porrâi dza férè ora; on sarà po sû cein que cein cotè et Marque ne vâo pas oûzâ férè lo Juî avoué mé et sarà adé atant d'espargnî et pi on sarà âo set ; qu'ein dis-tou, Nanet ? »

La Janette qu'étâi adé d'acoo, lâi dit : bin ste vâo, noutron maitrè !

L'est bon. Lo Marque fe lè dou gardabits ein sapin que ne cotiron quâsu rein, vu que lo vîlho avâi fournâi dâi vîlhès folhiès que l'avâi derrâi la mâison, et lo menusié lè z'apportà tsi Piqueneau que lè reduise âo pâilo derrâi.

Vo sédè bin que l'est qu'on pâilo derrâi : l'est on reduit. Quand l'est qu'on va tsi Piqueneau, on eintrè tot drâi du que dévant à la cousena, et dû l'hotô, ia onna porta que va âo pâilo dévant, iô sè trâovè lo trossé à la Nanet et lo barométrè ; et on autra porta que va âo pâilo derrâi iô metton totè sortès dè bregandéri : lo vîlho fusi à Piqueneau, avoué son chacot pliein dè pliotons dè fi, sa giberna, son sa et tot lo batacllian ; et pi lâi a onco lo brego, lè guindès avoué l'étrejâo, la reta, lè z'étsevettès ; lo lindzo po la buïa, la farna, la coblia dè grelots, la balla écourdjà et lo coussin dâo petit tsai, la toupena dè bûro et de grécemolla, lo fai à brecès, dâi peres, dâi pommès, dâo mâ, dâo quirche, eksétrâ, eksétra, et tot pliein d'afférès.

L'est don quie iô mettiron clliâo biérès.

On part dè teimps aprés, Piqueneau étâi z'u sécâorè dâi bliessons et l'ein ramassà cinq lottâ et on croubelion que menà âo for po férè dâi chetserons et quand furon bin adrâi ressuvî, lè z'eimportà âo pâilo derrâi et sè peinsà tot d'on coup : « m'einlévine se mè tsappérâi pas dè lè mettrè dein clliâo bièrès » !... Et lè mette.

Ne fasâi rein tsaud quand Piqueneau grulâ sè bliessenâi et tot parâi traise sa veste ; mâ coumeint n'avâi pas met son gilet à mandze paceque sa fenna dévessâi lo retacounâ âo câodo iô iavâi on pertuset, ye pre fraî, et fut tot retreint ein aprés. N'avâi rein d'acquouet et ma fâi la pourra dzein trainà, toussà, ranquemellà, tant quiè que lo socllio manquà et tot fut de ; la fin dâi fins arrevà et faille coumandâ lè pareints po l'einterrémeint.

Faillu vouedî onna biére, et quand fut dedein, on la remette âo pâilo derrâi po cein qu'on fasâi eintrâ lè pareints à cé dè dévant, et quand l'uron bu 'na gotta, medzi cauquiès navettès et que lo menistrè eut predzî on n'ami, lè porteu vont preindrè la biére, quâsu à novion, vu que lè contrèveints étont à mâiti cllioû, et parton âo cemetiro avoué tot lo convoi. Aprés on fe on grand repé tsi la véva et tsacon s'ein retornà.

Dou dzo après, la Nanet dit à son névâo Jules que lâi tegnâi lè pî âo tsaud : « Va t'ein vâi vairè se clliâo bliessons que sont dein l'autra bière ne cheinton rein lo mouzi ; te lè remouèré on bocon et te laissèré âovai ! » Lo Jules va, mâ à l'avi que l'âovre lo certieut... « Hai ! te possiblio ! âo séco ! » que boeilà. Châotè su lo péclliet dè la porta, tracè frou, s'einbonmè à la cousena contrè sa tanta qu'attusîvè lo fû et s'étai lè quatro fai ein l'ai. La Janette que rebattâvè assebin perque bas fe tot épouâirià et lâi dit : qu'as-tou ? L'autro que grulâvè tot coumeint la quiua d'n'a tchîvra se relâivè et s'arrétè portant et repond : l'oncllio est revenu ! La tanta sè démaufià dè suite dè cein qu'étâi arrevâ et lâi dese : n'ausse pas pouâire ; sè saront trompâ ; l'ont binsu einterrâ lè bliessons et l'ont laissî t'n'oncllio.....

L'est bin dinsè que cein étâi z'u et vo laisso à peinsà dein quinna couson clliâo dzeins sè trovîron. Faille recoumandâ lè pareints, rederè ôquiè âo menistrè et remettrè couâire on bouli. Lè pareints dâo défrou furon tot épouâirî. « On revegneint ! se sè desont, on revegneint ! et c'est lo cousin ! Diabe lo pas qu'on lâi retornè » et on eut bin dâo mau po lè décidâ. Mâ lo pe bio dè l'afférè c'est que Pétabosson ne vollie pas rebaillî onna permechon po reinterrâ Piqueneau. « Ne sein dza pas trâo pâyî po l'ovradzo que ia, se desâi, et se lè dzeins sè vollion onco férè einterrâ dou iâdzo, cein pâo pas allâ. Tant pis po